

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°2 – avril/mai 2006

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

NOVALIS : Un poète qui s'avance au-devant de nous, et dont la pensée nous précède, comme celle d'un Jacob Boehme ou d'un Paracelse. Or, jusqu'à quand repousserons-nous le moment d'aller à sa rencontre ? Combien de temps encore sera-t-il possible de le rejoindre ? Laisserons-nous, par paresse et incurie, le chemin qui nous y conduit devenir impraticable ?

Ce chemin qui, mystérieusement, va vers l'intérieur, s'ouvre à nous, si nous désirons nous y engager. Il porte le nom du poète romantique allemand, et son visage admirable en forme le commencement et, d'une certaine manière, le terme.

Documents biographiques et littéraires, documents spirituels aussi, publiés ici, en faciliteront l'approche.

ARMEL GUERNE

LES TOUT PREMIERS « DISCIPLES » DE
NOVALIS SONT VÉRITABLEMENT POUR
DEMAIN

« L'œuvre de Novalis est une affirmation dont on commence à peine à mesurer la portée. Sa présence importe. Elle est ce signe mystérieux qui « autorise ». Et qui déjà autorise à être, envers et contre tout ce monde qu'on nous fait, à être et à demeurer ainsi. Les tout premiers « disciples » de Novalis sont véritablement pour demain. Toute œuvre géniale sera désormais une introduction capitale qui pressera les générations futures où, grâce à la jeunesse et à son héroïsme, les chercheurs désintéressés ne manqueront pas, qui chercheront en eux-mêmes à comprendre. Car c'est encore ici pour la première fois qu'en considérant l'univers il y a place, néanmoins, pour l'homme. Et cette place, faite grande au milieu des cosmogonies, il nous faut maintenant chacun la conquérir : au-delà du ciel déchiré des mythologies, et toujours au cœur même de la nature, il y a cette existence grandiose que Novalis est allé conquérir, le premier, et qui s'appelle : Mythe de l'Homme. »

Armel Guerne, Préface aux *Disciples à Saïs*, GLM, 1939

DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES



ENFANCE DE NOVALIS

« [Novalis] passa ses premières années, jusqu'à l'âge de neuf ans, dans une réserve taciturne où demeuraient comme engourdies ses activités intellectuelles. Une crise soudaine, à la suite d'une dysenterie, tira l'enfant de cet état de torpeur et fit place, sans transition, à une extraordinaire vivacité d'esprit. Le même trait a été relevé par Goethe dans les « Confessions d'une belle âme », dont la psychologie offrira avec celle de Novalis plus d'un point de rapprochement. « Au début de ma huitième année », raconte l'héroïne de cet épisode de Wilhelm Meister, « j'eus une hémorragie et, à partir de cet instant, mon âme n'était plus que sentiment et réminiscence ». Peut-être est-ce un symptôme fréquent dans toute la famille des mystiques, que ces brusques métamorphoses de la personnalité, à la suite d'une crise biologique. La vie de Novalis en fournira encore plus d'un exemple. Quoi qu'il en soit, il est dit de lui qu'après quelques mois « *un tout autre individu sortit de la chambre du malade* ». Un ami de la famille l'appelle maintenant « un garçon éveillé, volontaire, original, spirituel ».

Emile Spenlé, *Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*, 1903

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TEMOIGNAGES



NOVALIS

POÈME ET FRAGMENTS

traduits par

ARMEL GUERNE

POÈME

Lorsque nombres et figures ne seront plus
La clef de toutes créatures,

Lorsque, dans les chants et dans les baisers il y aura
Plus de savoir que dans les profondes études,

Lorsque le monde aura repris sa vive liberté
Et qu'au monde il s'en reviendra,

Lorsqu'en nue clarté pure et sereine, alors,
Lumière et ombre de nouveau s'épouseront,

Lorsqu'on reconnaîtra dans les contes et les poèmes
Les histoires éternelles du monde,

C'est alors qu'un *unique* mot secret
Fera fuir aussitôt la fausse réalité.

QUELQUES FRAGMENTS

La poésie est la jeunesse même des sciences. Elle a dû, lorsqu'elle était enfant, ressembler à l'ange qui se trouve sous la Madone, et qui met son doigt sur la bouche, d'un geste significatif, comme s'il n'avait pas confiance en tant de légèreté.

*

Tout le visible adhère à l'invisible, tout ce qui peut s'entendre à ce qui ne peut pas être entendu, tout le sensible à ce qui ne peut pas être senti. Peut-être tout ce qui peut se penser à tout ce qui ne se peut pas penser.

*

... Mais l'aspiration à l'inconnu, à l'imprévu, est extrêmement dangereuse et néfaste. Les révélations ne se laissent pas conquérir par la violence.

*

Nous sommes plus étroitement liés à l'invisible qu'au visible.

*

Plantes, animaux, pierres, éléments, etc. peuvent être géniaux, nobles, divinatoires, miraculeux, avisés ou stupides. Individualité infinie de ces êtres.

*

Là où il n'y a pas de dieux règnent les spectres.

*

Nos pensées elles aussi sont des facteurs effectifs de l'univers.

*

Les organes de la pensée sont les parties génitales de la nature.

*

Les hommes sont peut-être les seuls remèdes propres à guérir les hommes. Ils pourraient être employés comme médicaments.

*

Devenir fleur, animal, pierre, étoile.

*

Une image n'est pas une allégorie, n'est pas le symbole d'une chose étrangère, mais le symbole d'elle-même.

*

L'arbre ne peut devenir qu'une flamme fleurissante, l'homme une flamme parlante, l'animal une flamme errante.

*

Toutes choses arrivent en nous bien avant qu'elles aient lieu.

Extraits de la revue *Les Quatre Vents*, Cahiers de Littérature, dirigée par Henri Parisot, n°7, Paris, 1946

HENRI HEINE



Novalis naquit, en 1772, le 2 mai ; il mourut à vingt-neuf ans. Son véritable nom était Hardenberg. Il aima une jeune dame qui était atteinte de phthisie [*sic*], et qui mourut de ce mal. Cette triste histoire plane sur tout ce qu'il écrit ; sa vie ne fut plus qu'une rêveuse agonie, et il mourut lui-même, en 1801, d'une maladie de poitrine, avant d'avoir achevé son roman. Ce roman, tel qu'il est resté, n'est qu'un fragment d'un grand poëme allégorique qui devait, comme la Divine Comédie de Dante, célébrer toutes les choses du ciel et de la terre. Henri de Ofterdingen, célèbre poëte, est le héros de ce roman. Nous le voyons, jeune homme, à Eisenach, charmante petite ville située au pied de cette vieille Wartbourg où se sont accomplies les plus grandes choses, mais aussi les plus stupides, où Luther a traduit sa Bible, et où quelques imbéciles teutomanes ont brûlé le code de gendarmerie du sieur Kamptz. Dans ce château eut aussi lieu jadis la fameuse lutte des chanteurs où, entre autres

poètes, Henri de Ofterdingen soutint, contre Klingshor de Hongrie, ce dangereux combat poétique dont le chevalier de Manesse nous a conservé le souvenir dans sa collection d'antiquités. Le bourreau devait faire tomber la tête du vaincu, et le landgrave de Thuringe était juge du camp. Le château de la Wartbourg, le théâtre et la renommée de Henri de Ofterdingen, s'élève majestueusement sur son berceau, et le début du roman de Novalis nous montre son héros à Eisenach, dans la maison paternelle. Les vieux parents sont déjà couchés, et dorment ; l'horloge rustique fait entendre son tic-tac monotone ; le vent siffle à travers les petites fenêtres rondes, et la chambre s'éclaire de temps en temps des rayons de la lune.

« Le jeune homme s'agitait péniblement sur sa couche, songeant à l'étranger et à ses récits. Ce ne sont pas ses trésors qui ont éveillé dans mon âme de si ardents désirs, se disait-il ; loin de moi l'avidité et l'avarice ! mais je brûle de voir cette fleur d'azur dont il m'a parlé. Elle occupe sans relâche toute ma pensée, et je ne puis rêver à autre chose. Jamais je n'éprouvai une semblable sensation ; il me semble que jusqu'à ce jour ma vie ait été un rêve, et que je me sois endormi dans un autre monde ; et qu'à cette heure je me réveille. Dans le monde où je vis d'ordinaire qui se serait occupé d'une fleur ? Qui n'a jamais entendu dire qu'une fleur ait inspiré une si vive passion ? »

Henri de Ofterdingen débute par ces paroles, et dans tout ce roman respire le parfum et brille l'éclat de la fleur d'azur. Il est singulièrement remarquable que les personnages les plus fabuleux de ce livre aient pour nous un air de connaissance et de parenté ; il semble que nous les ayons vus ailleurs, et qu'ils aient vécu familièrement avec nous en des temps reculés. On sent se réveiller de vieux souvenirs ; Sophie elle-même porte un visage qui nous est connu, et nous retrouvons à certaines pages de grandes allées de bouleaux où nous nous sommes promenés et où nous avons devisé avec elle. Mais toutes ces choses sont vues à une faible lueur de crépuscule ; c'est un songe à demi oublié.

La muse de Novalis était une fille blanche et élancée, aux yeux bleus et sérieux, aux cheveux blonds dorés, aux lèvres riantes, et avec un petit signe maternel, couleur de fraise, sur le côté gauche du menton. C'est que je me représente comme la muse de la poésie de Novalis la jeune fille qui me fit connaître Novalis, et dans les belles mains de qui je trouvai le livre de maroquin rouge à tranches dorées qui renfermait le roman de Ofterdingen. Elle portait toujours une robe bleue ; et elle se nommait Sophie. Elle vivait à quelques lieues de Goettingue, chez sa sœur, qui était maîtresse de

poste, grosse femme joviale, aux joues vermeilles et au sein prépondérant, que les raides dentelles faisaient ressembler à une forteresse, mais cette forteresse était imprenable ; car cette femme était un Gibraltar de la vertu. C'était une femme active, toute pratique, toute ménagère, et cependant tous ses plaisirs consistaient à lire les romans d'Hoffmann. Dans Hoffmann elle trouvait l'homme qui s'entendait à secouer sa rude nature, et à lui imprimer d'agréables mouvements. Quant à sa pâle et tendre sœur, la vue seule d'un livre d'Hoffmann lui causait une impression désagréable ; et si elle en touchait un par méprise, elle se retirait en elle-même involontairement. Elle était délicate comme une sensitive, et ses paroles étaient si parfumées, si harmonieuses ! Quand on les mettait ensemble, elles devenaient tout naturellement des vers. J'ai noté plusieurs choses qu'elle m'a dites : ce sont de singulières poésies tout à fait à la manière de Novalis, mais encore, plus spiritualisées et plus éclatantes. Une de ces poésies, qu'elle me disait lorsque je lui fis mes adieux en partant pour l'Italie, m'est particulièrement chère. Une nuit d'automne, dans un jardin où une fête s'était terminée par une illumination, on entend un colloque entre le dernier lampion, la dernière rose et un cygne sauvage. Les brouillards du matin s'élèvent, la dernière lampe s'éteint, la rose s'effeuille, et le cygne, ouvrant ses ailes blanches, s'envole vers le sud.

Dans le pays d'Hanovre, il se trouve en effet beaucoup de cygnes sauvages qui partent dans l'automne pour les contrées méridionales, et qui nous reviennent dans la saison chaude. Ils passent sans doute l'hiver dans le pays d'Afrique ; car nous trouvâmes une fois dans le sein d'un cygne mort, une flèche que le professeur Blumenbach reconnut pour une arme africaine. Le pauvre oiseau était revenu, la flèche dans sa poitrine, à son nid du Nord pour y mourir. Maint autre cygne n'a peut-être pas eu la force d'accomplir son voyage ; et il est peut-être resté à languir dans un désert de sable brûlant, ou bien est-il perché en ce moment, avec ses ailes affaiblies, sur quelque pyramide égyptienne, jetant des regards douloureux du côté du Nord, vers sa fraîche retraite d'été, dans le pays d'Hanovre.

Lorsque, vers la fin de l'automne de 1828, je revins du sud (et moi aussi, la flèche brûlante dans le sein), ma route me conduisit dans les environs de Goettingue, et je m'arrêtai, pour changer de chevaux, chez ma grosse amie, la maîtresse de poste. Je ne l'avais pas vue depuis plus d'une année, et la bonne femme me parut très-changée. Sa gorge ressemblait toujours à une place forte, mais à une place saccagée. Les bastions étaient rasés ; les deux tours principales

n'étaient plus que des ruines chancelantes ; nulle sentinelle ne gardait le rempart, et la citadelle, le cœur, était brisée. Ainsi que me le dit le postillon Piper, elle avait même perdu son goût pour les romans d'Hoffmann, mais elle n'en buvait que plus de brandevin avant de se coucher. Cela était aussi plus simple, car ces braves gens trouvaient le brandevin dans leur logis, tandis qu'ils étaient obligés d'aller chercher les romans d'Hoffmann à quatre heures de chemin de là, dans le cabinet de lecture de Dauerlich, à Goettingue. Le postillon Piper était un petit homme aigre et raccourci comme s'il avait bu du vinaigre. Lorsque je m'informai à lui de la sœur de la maîtresse de poste, il me répondit : « Mademoiselle Sophie mourra bientôt, et elle est déjà un ange. » Quelle admirable créature que celle dont l'aigre postillon Piper me disait : « C'est un ange ! » et il parlait ainsi en cognant les volailles de la cour avec ses gros pieds armés de grosses bottes. La maison de poste, autrefois si riante et si blanche, était changée comme l'hôtesse ; elle était devenue d'une teinte jaune malade, – et les murailles elles-mêmes avaient de profondes rides. Dans la cour étaient étendues des voitures brisées, et sur un bâton était suspendu, pour sécher, un manteau de postillon de couleur écarlate, humide et déchiré. Mademoiselle Sophie était à la fenêtre et lisait; et lorsque je montai vers elle, je retrouvai dans ses mains le volume de maroquin rouge à tranches dorées, le roman d'Ofterdingen de Novalis. Elle avait toujours lu et sans cesse dans ce livre : aussi elle ressemblait à une ombre. Sa beauté était toute céleste, et sa vue excitait une douce douleur. Je pris ses deux mains pâles et amaigries dans les miennes, et je lui demandai : « Mademoiselle Sophie, comment vous portez-vous ? – Je suis bien, répondit-elle, et bientôt je serai mieux encore ! » Et elle me montra par la fenêtre, dans le nouveau cimetière, un petit monticule peu éloigné de la maison. Sur cette éminence chenue s'élevait un petit peuplier mince et desséché; on n'y voyait que quelques feuilles qui tremblotaient au souffle du vent d'automne. Ce n'était pas un arbre : c'était le fantôme d'un arbre.

Sous ce peuplier repose maintenant Mademoiselle Sophie, et le souvenir qu'elle m'a laissé, le livre de maroquin rouge aux tranches dorées où se trouve le roman de Henri d'Ofterdingen de Novalis, est placé en ce moment sur ma table, et je m'en suis servi pour composer ces pages. »

Henri Heine, *De l'Allemagne*, 1853

CE QUE LE POÈME ÉTAIT POUR DES HOMMES COMME NOVALIS

« Ce que le poème était pour des hommes comme Novalis, Hölderlin, Brentano ou Tieck, non pas une évasion de soi, mais plutôt un enrichissement, une expansion de soi-même, la musique le fut pour Schumann : le moyen de se multiplier, de s'ouvrir plus largement aux éléments, de les incorporer à lui-même, de s'unir à eux. La musique est devenue ce lien spirituel avec la nature et avec Dieu, et tout autant un lien matériel, puisque, dans ses formes, elle répète toutes les formes de l'univers. La « fleur bleue » qui signifie chez Novalis le symbole du trait d'union entre le monde de la matière et le monde de l'esprit, la « clef » de cet univers à la fois naturel et surnaturel, Schumann voulut la trouver dans la musique, et il ne s'est réfugié dans le silence de la folie, comme Hölderlin, que parce qu'il a constaté douloureusement l'impuissance où il se trouvait, même avec toutes les nombreuses ressources de l'orchestre symphonique et des voix multiples, d'embrasser la multitude infinie de l'âme cosmique. Du moins a-t-il réalisé, plus intimement et plus complètement qu'aucun musicien, peut-être, à la fois l'angoisse et le désespoir de l'impossible, et la suprême félicité de cette sublime harmonie à laquelle il aspirait. Du moins s'y est-il trouvé et accompli lui-même, avec une glorieuse plénitude, ayant établi, entre la nature et lui-même, cette union qu'il n'a été accordé à personne, sinon aux Romantiques allemands, ou, du moins, à nul aussi totalement qu'à eux, d'atteindre, sur un plan aussi vaste et aussi universel. Telle est la pensée des philosophes et des poètes. Pour Novalis, même, la Nature ne serait qu'un état intermédiaire. « *Un jour, il n'y aura plus de nature...* », déclare-t-il dans une de ces flamboyantes impulsions prophétiques qui abondent dans son *Journal*, et dans les *Fragments*, éclairs éblouissants traversant la méditation du géologue-poète sur la nature du monde. En attendant que la pure spiritualité, immatérielle, désincarnée, se soit substituée à la Nature, c'est elle qui est le visage, le symbole, le signe, - la « signature » dirait Jacob Boehme -, de l'esprit. Et c'est parce que le transcendant la remplacera, dont elle préfigure déjà l'essence, qu'elle est empreinte du caractère divin, que les poètes et les artistes de cette époque romantique, ont reconnu, ou pressenti.

Il existe à cet égard, un texte fort curieux de Philip Otto Runge, dans une lettre à son frère, Daniel, du 9 mars 1802. L'étrange peintre qu'était Runge a tenté d'exprimer plastiquement cet état, en peuplant ses paysages idéaux de figures d'enfants, comme si les enfants seuls étaient dignes d'habiter cette nature régénérée par l'esprit. Il se rencontre avec Novalis, pour lequel l'enfance était une sorte d'état de perfection quasi-divin. « *Là où il y a des enfants, là règne l'âge d'or* », et c'est d'une enfant que s'est épris le poète des *Hymnes à la Nuit*, puisque Sophie von Kühn n'avait que douze ans lorsqu'il a commencé de l'aimer ; et qu'elle était vraiment très « enfant » ! Aimer cette enfant, cela signifiait pour lui se rapprocher de l'état idéal, rejoindre Dieu et l'âme de la nature à travers ce qui les représente le mieux : l'âme enfantine.

Il en est de même chez Schumann qui, toute sa vie durant, porta le regret de l'enfance évanouie, comme d'un Paradis perdu. Semblable en cela à tous les Romantiques allemands qui « divinisent » l'enfance comme ils divinisent la nature, il gardait de ses jeunes années une nostalgie douloureuse. Et pourtant elles ne furent pas toujours entièrement heureuses, ces années d'enfance, puisqu'il souffrait de ne pas pouvoir se consacrer à la musique, qui était son univers prédestiné. Devenu homme, il rappelle - ou il apprend - à sa mère, qu'il profitait des visites qu'elle faisait chez des amies, pour se précipiter vers le piano, qui ne lui était pas interdit, certes, mais devant lequel on n'admettait pas qu'il « perdît » son temps, plus profitablement employé, jugeait-on, à des études lucratives. « *Jadis, j'étais forcé de guetter les heures auxquelles tu te rendais chez Mme Ruppilus pour pouvoir composer...* » (Lettre de novembre 1830). Malgré ces petits tracas, il garda un souvenir émerveillé de ses enthousiasmes puérils, de ses extases dans la nature. « *Nous grandissons et notre enfance est un rêve qui se tisse en nous-mêmes, une nuée rose précédant les premières ardeurs du soleil matinal...* », disait Tieck. Pour les Romantiques allemands, le conte, - le *märchen* -, est souvent le moyen de retrouver le chemin de cette enfance prophétique. C'est Troxler qui affirme que « tous les enfants sont des prophètes et des poètes », et Schumann, lui aussi, en était persuadé. Il était fortifié dans cette conviction par la lecture de ses poètes préférés, en particulier de Tieck et de Novalis. Les contes du premier sont souvent habités par ces enfants-elfes, ces enfants-anges, qui volettent dans les tableaux de Runge. On croirait même que Runge aurait peint ce que Tieck avait poétiquement exprimé, lorsqu'on lit ceci, qui est comme une transposition lyrique des « heures de la journée », et qui en même temps annonce tant de mélodies de Schumann, rayonnantes de la pureté et de la joie de l'enfance :

« Comparables à des semences ensorcelées, les sons prennent racine en nous avec une rapidité magique ; aussitôt il se produit une montée, un flamboiement de forces invisibles et, en un clin d'œil, nous percevons le murmure d'un bocage semé de fleurs merveilleuses, aux couleurs étrangement inconnues. Dans les feuillages des arbres, notre enfance et un passé encore plus reculé se mettent à danser une ronde joyeuse. Les fleurs s'agitent et se confondent, les couleurs mêlent leur scintillement, une pluie de lumière se renouvelle et se métamorphose sans cesse. Jusqu'au tréfonds de l'être nous nous sentons fondre de plaisir, nous transformer, nous dissoudre en quelque chose pour quoi nous n'avons ni nom ni pensée : c'est par soi-même un univers complet, une ineffable félicité. »



Nous retrouvons cet « univers complet » dont les adultes sont exclus, cette « ineffable félicité » inaccessible aux grandes personnes, dans les compositions allégoriques de Runge, et plus encore dans les *Kinderszenen*, op. 15, de Schumann, ces « scènes d'enfant » qu'il est abusif d'interpréter comme des pages anecdotiques de la vie enfantine de tous les jours, car elles sont tout autre chose : l'intuition de l'âme de l'enfant, dans ce qu'elle a de « poétique » et de « prophétique ». Qui les réduit à d'attendrissantes miniatures en fausse le sens profond. Elles dépeignent bien mieux l'« âge d'or » dont parle Novalis, dans ce qu'il a de sublime et de mystérieux. Pour Novalis, en effet, les enfants seuls ont accès aux grandes vérités cachées ; pour ce motif même que, dans cette recherche, ils sont conduits par l'intuition, qui est en même temps prescience et souvenir, non par la raison, ce guide aveugle. L'allégorie de Hyacinthe et de Bouton de Rose, le

plus beau *märchen* romantique, à mon avis, parce que le plus « initiatique », contient toute la pensée de Novalis, et c'est dans ce conte que se trouve la clef des *Disciples à Saïs*, tout aussi bien que celle de *Heinrich von Ofterdingen*.

NOVALIS ET L'INITIATION

1

Notre Novalis

L'Étranger, qui nous a précédés dans le royaume de la Nuit, a tourné son admirable visage vers nous, ses enfants.

Notre adolescence a été bouleversée par sa venue soudaine dans le secret de nos coeurs.

La beauté de sa face angélique nous a initiés à ce Mystère qui est *de Foi et d'Amour*.

NOVALIS :

Amoureux secret qui détermine notre vocation en Dieu,
Arcane de nos destinées,

Admirable secret de nos vies orientées vers l'Absolu.

Le monde a été transfiguré, un jour, pour nous, par la présence en nos coeurs de l'Etranger aux traits angéliques.

C'est Lui qui nous devance en ce Monde de l'Âme où nous sommes entrés par la grâce de son visage adorable.

C'est ainsi que nous partageons un même secret dans nos existences et que nos vies sont à Sa ressemblance

Savez-vous ce que ce secret signifie?

Il est le secret de ceux que l'Étranger aborde dans l'intime de leurs âmes pour les initier au Mystère *de Foi et d'Amour*. Il est le secret de ces pèlerins d'Orient qu'une même destinée doit conduire jusqu'au seuil de la Sagesse divine. Il est ce secret d'Orient et d'Occident que l'Étranger a déposé dans le cœur de ses disciples afin qu'ils accomplissent leurs destins en tant que *fidèles d'amour*.

A la Source de la Vie, l'Étranger nous accueille, car nous avons répondu à son Appel. Pour nous, ses traits *angéliques* sont ceux du poète romantique allemand que nous aimons dans le secret de nos coeurs.

Prochain numéro : 2 – *Vers l'Orient*

SOMMAIRE

Armel Guerne, « Les tout premiers « disciples » de Novalis sont véritablement pour demain », Préface (extrait) aux *Disciples à Saïs*, GLM, 1939.

L'enfance de Novalis, extrait de Emile Spenlé, *Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*, 1903.

Novalis, « Poème et Fragments », *Les Quatre Vents*, Paris 1946.

Henri Heine, « Novalis », *De l'Allemagne*, Paris, 1853.

Marcel Brion, « Ce que le poème était pour des hommes comme Novalis... », *Schumann et l'âme romantique*, 1954.

Novalis et l'initiation : 1 – *Notre Novalis*.



Cette Lettre bimestrielle est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.com>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.com

Tous droits réservés

2006